

1.

Retour au présent

L'avion vient de décoller et Max regarde Monalisa avec cet air soucieux qui le caractérise depuis quelque temps.

– Tu es bien installée mon trésor ?

Elle ne répond pas et fait semblant de dormir dans son fauteuil première classe, sa vieille valise bien calée entre les jambes. Lui parler est devenu presque impossible. Le regarder même est douloureux. Comment pardonner tant de mensonges ? Et ces « mon trésor » à tout bout de champs. Cette mielleuse hypocrisie lui est insupportable.

Quand elle était revenue de l'an 1147 le soir de ses treize ans, elle portait toujours son voile et ses vêtements d'époque ainsi que son collier. Seul le fermail d'Isaac avait disparu de sa robe. D'un trait, elle avait raconté toute son aventure à Max : l'enluminure de la comtesse de Tripoli qui portait un des bijoux de sa valise, son voyage temporel en plein Moyen Âge, sa rencontre avec Isaac, Colin et Ada, sa quête du retour.

Max l'avait écoutée calmement sans chercher à la contredire. Imperturbable, il était sorti ranger le portrait de la comtesse dans les réserves, « d'où il n'aurait jamais

dû sortir », avait-il simplement grogné.

Mona ignorait qu'une angoisse mortelle avait broyé les entrailles de Max ce soir-là. Quand elle avait disparu de la salle 17, il avait pensé qu'« on » était venu lui reprendre sa fille, comme « on » était venu la lui confier treize ans plus tôt. Et puis elle était réapparue comme par enchantement. Il s'était alors empressé d'éloigner toute trace de ce chaos. Il fallait que ce douloureux épisode soit très vite effacé.

Mona, elle, n'avait été qu'à la joie de le revoir. Elle n'avait plus eu qu'une envie : profiter de son père et oublier. Elle n'avait pas cessé de l'embrasser, de le remercier d'exister. Ils avaient fini par fêter dignement son anniversaire. Elle avait eu droit à sa première coupe de champagne (bien meilleur que le vin aux épices...) et Max lui avait offert un billet d'avion pour un séjour à New York. La grande classe !

Le retour au confort moderne et à sa vie d'avant avait été un choc si doux qu'elle en avait tout d'abord occulté sa mystérieuse incursion dans le XII^e siècle.

Pendant les trois semaines qui avaient suivi, elle s'était sentie comme dans une bulle, appréciant tout ce qui lui avait tant manqué : les douches chaudes, les petits plats de Max, son lit douillet... Même les cours de Mme Cousinou, sa prof de maths, étaient devenus divins. Son train-train d'adolescente s'était transformé en paradis.

Mais sournoisement, les cauchemars étaient survenus.

Elle y voyait les visages souffrants d'Isaac, Colin et Ada. Elle les entendait la supplier de revenir. Le pire, c'est qu'ils commençaient à lui manquer terriblement, infiniment...

Quand Isaac lui avait proposé de fuir avec eux, de partager leur vie, un lien unique avait été créé. Et puis cet amour, ce sentiment profond d'appartenir à une famille, tout avait disparu si soudainement. Comme si le rien avait remplacé le tout.

Comment était-ce arrivé ? Pourquoi ? Ses amis avaient-ils réussi à s'installer au royaume des Khazars ? Ada avait-elle retrouvé le chevalier Gaultier ? Ces questions étaient désormais obsédantes.

Mona ne quittait plus le collier qui fascinait tant Isaac et le portait le jour comme la nuit. Elle errait salle 17 ou restait des heures dans sa chambre à caresser le fermail que Max avait retrouvé à terre le soir de sa « disparition ». Elle se rappelait les intenses moments de création avec son maître, ses fous rires avec Colin. « Mon frère », disait-elle tout bas en pleurant.

Les semaines passèrent ainsi avant qu'elle n'aille trouver Max. C'était un vendredi soir du mois de juin. Il travaillait dans son bureau et Mona frappa deux petits coups à la porte.

– Entre ! l'invita-t-il gentiment.

Mona s'installa en silence dans le fauteuil qui lui faisait face. L'appréhension se lisait dans ses yeux.

– Qu'est-ce qui ne va pas Monalisa ? Tu as des ennuis

au collègue ? demanda-t-il soucieux.

– Non, non, ça n’a rien à voir avec le collègue, répondit-elle en regardant ses pieds.

Maxime connaissait bien sa fille. Depuis plusieurs jours, il avait remarqué qu’elle se réveillait les yeux cernés, s’enfermait de plus en plus souvent dans sa chambre et en sortait pleine de larmes. Cela le faisait souffrir, pourtant il n’osait pas aborder le sujet. Il était terrifié à l’idée de répondre aux questions que Mona ne manquerait pas de lui poser. Mais ce soir-là, il la dévisagea longuement et, malgré ses craintes, il comprit que le moment était venu :

– Qu’y a-t-il ? répéta Max d’une voix tremblante.

– Nous n’avons pas reparlé de ce qui s’est passé le soir de mon anniversaire, gémit-elle en se levant. Je n’ai pas rêvé tu sais. Tout ce que je t’ai raconté est vraiment arrivé. Ne me dis pas que je suis folle, parce que c’était réel. Je le jure sur ma vie !

– Je ne dis rien de tel.

– Tu ne... Tu me crois ?

– Je te crois.

– Et tu ne te poses pas de questions, tu trouves tout ça normal ? explosa Mona.

– Je n’ai pas dit ça, je... je n’ai pas d’explication... Max avait l’impression d’être au bord d’un précipice.

– Mais tu as certaines réponses. Des réponses que je veux enfin entendre. Qui est ma mère ? Est-ce que j’ai une famille, des grands-parents, des cousins ? D’où me

viennent ma valise et les bijoux qui sont à l'intérieur ? Je veux tout savoir maintenant ! Elle criait comme une démente.

– Très bien. Je vais tout te dire. Tout ce que je sais. Il faut que tu me comprennes, il y a des choses impossibles à révéler, dit-il dans un souffle. Voilà pourquoi je repousse ce moment depuis treize ans, depuis le jour où je t'ai trouvée.

– Trouvée ? La voix de Mona n'était plus qu'un murmure.

Et Max lui raconta.

Sa première nuit au musée, la nuit d'orage pendant laquelle il s'était levé pour voir si tout allait bien. Le petit bruit qui l'avait attiré salle 17, jusqu'au secrétaire en cylindre, la valise, ses tiroirs et son « trésor » !

Mona était abasourdie.

– Tu n'as pas cherché à savoir ? À comprendre ? finit-elle par lui demander après un très long silence.

– Le secrétaire venait d'une vente aux enchères. Personne n'y avait vu de valise... Personne non plus ne t'a réclamée, aucun bébé n'avait disparu ! J'ai compris qu'on te confiait à moi, que j'étais là pour toi, comme tu étais là pour moi. Rien d'autre n'avait d'importance.

– Mais tu débloques complètement, tout ça n'a aucun sens !

– Tu comprends pourquoi c'était si difficile de te l'avouer. Je ne sais que ce que je viens de te dire. C'est la pure et unique vérité.

– Dans la valise, y avait-il une lettre ?

– Il n’y avait que toi et les bijoux. Aucun mot, aucune explication.

– Mes vêtements ? Je portais quoi ?

– Tu étais langée dans une simple couche en tissu. Je l’ai gardée tu sais...

– Une couche en tissu ? avait répété Mona.

– Une simple couche carrée en coton blanc.

Mona s’effondra, en larmes. Maxime se mit à genoux devant elle et lui prit la main :

– Pardonne-moi Monalisa. Pardonne-moi de ne pas t’avoir dit la vérité. Quand je t’ai découverte cette nuit-là, cela peut paraître fou, mais je t’ai reconnue : tu étais ma fille ! J’ai su que je devais prendre soin de toi. Je t’ai donné mon nom et j’ai tout fait pour être le meilleur père possible.

Mona retira vivement sa main.

– Tu n’as rien d’un père ! Tu ignores même ce que ce mot veut dire, vociféra-t-elle en laissant Max agenouillé sur le parquet, les yeux hagards.

Cette nuit-là, la jeune fille pleura beaucoup et se fit une promesse : elle devait savoir, savoir à n’importe quel prix d’où elle venait et pourquoi on l’avait ainsi abandonnée !

Seul indice : sa valise. Son contenu pouvait lui faire traverser plusieurs siècles et cela devait avoir un sens... La rencontre avec Isaac ne pouvait être fortuite. C’était

le concepteur du fermail, de l'enluminure et sans doute du collier... L'homme par qui tout avait commencé.

Maxime passa lui aussi une nuit terrible. Aurait-il dû confier Monalisa aux services sociaux quand il l'avait trouvée ? L'avait-il empêchée d'avoir une vraie famille ? Avait-il fait son malheur parce qu'il se sentait trop seul ? Le doute et la tristesse l'envahirent pour la première fois depuis treize ans.

Quand Monalisa se leva le lendemain matin, elle se rendit directement dans la chambre de Maxime. Elle ne frappa pas à sa porte, ne lui dit pas bonjour, fermement décidée à obtenir ce qu'elle souhaitait :

– Si tu veux que notre relation ne se dégrade pas plus, tu dois me soutenir dans mes recherches. Je compte bien apprendre qui je suis et pourquoi on m'a abandonnée ici. J'ai donc rapidement besoin d'un ordinateur et d'une connexion Internet. Je souhaite aussi que tu me présentes à un expert en bijouterie. Le meilleur que tu connaisses, avait-elle dit en reprenant son souffle. Dans ton équipe, comment s'appelle la conservatrice spécialiste des tissus déjà ?

– Mme Lagrabette, répondit-il piteux au fond de son lit.

– Je veux donc que tu me rendes la couche dans laquelle tu m'as trouvée et que tu m'organises un rendez-vous avec cette Mme Lagrabette. Aujourd'hui si possible, aboya-t-elle.

- Nous sommes samedi, elle ne travaille pas...
- Alors nous irons acheter mon ordinateur, dit-elle en sortant de la pièce.

Max ne s'était pas préparé à une telle confrontation et sa première réaction fut la stupéfaction. Puis il ressentit de la colère ainsi qu'un fort sentiment d'injustice. Comment osait-elle lui parler ainsi !

« Je vais la lui rendre sa foutue couche ! » grommela-t-il en cherchant dans son armoire. Mais quand il tint le linge dans ses mains, les souvenirs affluèrent : Monalisa endormie suçant son pouce dans la valise, sa première matinée chez la nounou qui avait mis Max dehors parce qu'il n'arrivait pas à se décoller de sa fille, son entrée à la maternelle dans sa jolie jupe bleue...

Non, ce n'était pas maintenant qu'il allait l'abandonner. Elle n'avait jamais eu autant besoin de lui, eh bien il serait là, comme il l'avait toujours été. Et c'est ainsi qu'il accepta les conditions imposées par sa fille.